

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN,
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,
Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, du Plan de constitution, &c.

Vitam impendere vero.

Du Dimanche 6 Mars 1791.

Nouvelles assemblées et nouvelle conjuration des anti-révolutionnaires, qui s'étoient rassemblés en armes dans l'appartement du roi pour l'enlever. — Exécution projetée de leur complot sous la huitaine, afin de ne pas faire morfondre sur nos frontières les Capets conspirateurs et leurs amis les Autrichiens, qui n'attendent que la fuite de la famille royale, pour venir nous égorger. — Projet des municipaux de faire proclamer la loi martiale, pour appuyer l'exécution du complot de leurs complices. — Avilissement et dégradation d'un grand nombre des volontaires de l'armée parisienne.

A l'Ami du peuple.

Grand dénonciateur des conspirations contre la liberté publique, apprenez donc aux badauds de Paris, qui en agissent avec les traîtres à la patrie, comme des chasseurs imbécilles qui s'amuseroient à tirer à

poudre sur des loups ou des tigres , et qui finiroient bientôt par en être dévorés.

Le lendemain de leur déconvenue chez le roi , les membres du club monarchique , les officiers des gardes du corps , des gardes françoises , des gardes suisses , ceux de plusieurs régimens tant étrangers que nationaux , les coqs de trois cens gardes du corps nouvellement arrivés de provinces , et d'autres brigands décorés et non décorés , se sont réunis dans la maison du Sr. Massiac , place de Louis XIV , proche les petits peres.

Pour que le public n'en prit point ombrage , ils ont imaginé de donner un bal ; mais les femmes n'entroient pas dans le lieu de l'assemblée de tous ces scélérats , qui ont tenu jusqu'à cinq heures du matin un conseil , où ils ont machiné de nouveaux complots , sur lesquels ils doivent se concerter mardi prochain dans le même endroit , et toujours au moyen d'un bal pour masquer leur conciliabule.

Adresse de l'Ami du peuple.

Les citoyens aisés n'étant bons qu'à bavarder dans des caffés ou des clubs ; et les volontaires ignares n'étant propres qu'à faire les pantins au commandement de leurs officiers , presque tous aristocrates , ministériels ou mouchards ; l'Ami du peuple les prie de se gratter les fesses au coin du feu ; mais il invite toutes les bonnes patriotes de la société fraternelle et des fauxbourgs , cent fois plus courageuses que leurs maris ou leurs freres , de s'emparer , mardi prochain de la maison Massiac et de donner une danse à tous les gueux de monarchiques qu'elles y trouveront. Si les habitans des fauxbourgs et les Forts de la Halle se montrent dignes par leur zele d'être de l'expédition , ils y seront admis ; mais s'ils n'ont dessein de faire que de l'eau claire , on ne se soucie brin d'eux : il s'agit de donner aux conspirateurs la chasse à mort , pour les dégoûter une bonne fois du métier de brigands , et de procurer enfin au peuple la tranquillité dont il a si fort besoin , et qu'il n'aura jamais tant que ces scélérats seront sur pieds.

Les jolis messieurs bien frisés, et les gentilles donzelles bien coiffés, sont invités à préparer des bouts de corde à l'épreuve; si l'expédition réussit en plein, l'Ami du peuple proposera une souscription pour faire chanter un *Te Deum*, le seul raisonnable qui auroit eu lieu depuis la révolution: puis il s'engage à composer des chansons pour célébrer la fuite honteuse du général, du maire, des municipaux et de l'état-major, qui aura lieu le même jour, à la brune. Quoiqu'il ne sache pas faire des vers, l'Ami du peuple espère ne pas s'en tirer trop mal, la joye comme l'amour rendant poète.

Il est assez probable que cette canaille de la cour, intimidée par mon invitation, choisira un autre jour pour tenir conciliabule, mais il ne faudra pas moins être prêt à marcher au premier mot, mes vedettes toujours à la découverte, m'avertiront du moment convenu.

Le nommé Félix, ancien laquais et pourvoyeur actuel de la reine, qui s'est mis à la tête de cette bande de brigands, sans doute pour donner des preuves éclatantes du civisme d'Antoinette, est particulièrement recommandé à la justice des patriotes.

Nos braves grenadiers soldés sont invités d'assister à la fête pour enseigner aux patriotes de quelle manière ils ont donné le bal aux escogriffes du château.

Ce 3 Mars 1791.

Ami du peuple.

Voici des faits qui se sont passés sous mes yeux, dimanche 27 février, à vêpres, au château des Tuileries, où j'étois de garde, le sieur Clément de Ste. Palaise, commandant du bataillon de St André-des-Arcs, ex-président de la chambre des comtes, bas valet du général conspirateur, et l'un des signataires de l'infâme arrêté pris contre le brave Gerdret, n'a pas craint de deshonorer la garde nationale en l'avilissant au point de porter la queue de la femme du roi, au mépris de l'arrêté pris par la section de Mauconseil, ainsi qu'aux reproches faits par plusieurs volontaires du bataillon, de ce qu'il les deshonoroit: leur a répondu d'un ton moqueur, que ce métier l'honoroit. Il importe de faire connoître à la France entière ce plat cothurn.

Je vous prévins qu'une très-grande partie du bataillon est décidée à le casser.

Signé P. . . . de L., volontaire
de ce bataillon.

Observation.

Puisque les citoyens ont été assez inconsidérés et assez plats pour mettre à leur tête des courtisans, des satellites du roi, des robins, des fermiers-généraux, des notaires, et des procureurs, la vermine du barreau : ces chefs indignes font très-bien de se moquer d'eux. Vous n'avez pas su jouer votre jeu ; ils jouent le leur ; et ils vous tiennent pauvres badauds, ne faisant aucun compte des arrêtés des sections ni de ceux des bataillons, ils vous narguent et vous défient, parions que vous ne parvenez pas à chasser ce Ste. Palaye. Si vous raisonnés, garrez au dieu Mortié, il vous donnera sur les oreilles ; encore croira-t-il vous faire grace, lui qui mâtinait les volontaires qui sortoient de leur rang devant Vincennes : et qui vouloit poignarder ceux qui refuseroient de tirer sur leurs frères. Je vous ai prédit le degré de servitude et d'avilissement où il vous réduiroit un jour ; ce jour est arrivé : le Sr. Mortié, vous traite comme vous le méritez ; je vous en fais mon compliment.

A présent Mrs. les habits blens, apprenez-moi de grace le nom que je dois vous donner ; car j'ignore ce que vous êtes. Assurément, vous n'êtes pas des troupes réglées : puisque vous ne savez pas manœuvrer, à peine sauriez-vous tirer un coup de fusil sans vous blesser. Vous n'êtes pas des mercenaires, puisque vous ne recevez point de paie. Vous n'êtes pas des volontaires ; puisqu'on vous force de servir, et qu'on vous force de marcher. Vous n'êtes pas des soldats de la patrie ; puisque vous marchez contre ses enfans, et qu'à l'ordre de vos chefs vous égorgeriez ses défenseurs, vous n'êtes pas des hommes libres : puisque vous obéissez en esclaves à vos officiers, vous n'êtes pas des hommes honnêtes ou sensibles, puisque pour plaire à votre général vous égorgeriez vos mères et vos enfans. Vous n'êtes pas des goujat, ils estimeroient à dés-honneur de vous être comparés : ils ne font que

leur service, tout au plus. ils s'en font payer, et ils ne s'avilissent pas à flagorner sottement des maîtres qui leur rendroient la vie dure, pour un sourire qu'ils en auroient accroché en passant. Que diable êtes-vous donc ? Faut-il vous le dire les esclaves volontaires de vos chefs, de ces bas valets de la cour, de ces ex-nobles insolens, de ces magistats iniques, de ces sang-sues dévorantes, de ces satrapes oppresseurs, contre lesquelles vous vous êtes soulevés et que vous vouliez détruire : oui, ce sont eux aujourd'hui qui vous humilient, qui vous maltraitent et qui vous vous tiennent à la chaîne. Voyez ce que vous êtes et ce que je voulois faire de vous. L'insurrection de la capitale contre les satellites royaux, qui la bloquoient, rompit en un jour les fers de tous les François et elle en auroit fait des hommes libres, si votre sottise et votre vanité n'avoient tous gâté, la même conduite qui vous avoit acquis la liberté, suffisoit pour la maintenir : il falloit donc rester en armes, chacun chez vous, après vous être emparés des arsenaux et des magasins à poudre ; il falloit vous fédérer avec les seuls soldats et sous-officiers des troupes de ligne, déclarer hautement que vous vouliez être libres, chasser de l'assemblée nationale les députés de la noblesse et du clergé, la purger des autres ennemis de la révolution. Il falloit demander aux vrais représentans du peuple des lois sages, justes et impartiales pour établir l'égalité des droits de tous les citoyens ; dépouiller la couronne de toutes les prérogatives dont le monarque pouvoit abuser, renfermer son autorité dans des limites très-étroites ; et organiser la machine politique, de manière que les corps administratifs ne pussent jamais malverser, et que les tribunaux fussent forcés de rendre la justice.

Il falloit inviter les hommes instruits à éclairer la nation et ses représentans, ne laisser libre (1) que

(1) Il est permis, il est juste, il est sage de reprimer les méchans et de les empêcher de machiner pour perdre la chose publique. Je n'entends jamais Maury, Foucault, Cazalès, Desclaires, Malouet, réclamer la liberté pour leurs écrivains veneneux, et pour leurs conciliabules, que je n'imagine des bri-

la plume des bons écrivains, écharper tout auteur ou imprimeur d'écrits incendiaires voués à l'aristocratie, ou au despotisme, borner les papiers publics à quelques feuilles nationales, et les faire circuler dans tout le royaume; encourager la censure à soulever l'opinion publique contre les fonctionnaires qui malverseroient; laisser la plebe immoler ceux qui se seroient montrés incorrigibles; deffendre sous peine de mort toute assemblée de courtisans, de nobles, de robins, de financiers, d'agens royaux, d'officiers des troupes réglées; et plus encore leur réunion: faire main basse sur ceux qu'on auroit trouvés rassemblés; fermer une troupe de sureté de 4000 hommes tout au plus ou l'on n'auroit admis que les gardes Françoises et la fleur des autres braves soldats qui s'étoient enrôlés sous les drapeaux de la patrie les premiers jours de la révolution; leur laisser la nomination de leurs officiers, en statuant qu'ils seroient toujours tirés de leur corps, et qu'ils ne seroient en place que pour six mois: leur abandonner tous ce qui regarde la discipline militaire: mais les soumettre pour le service aux ordres de quelques commissaires civils nommés pour un mois, par la *commune*, et pris parmi les citoyens notables qui auroient montrés le plus de civisme. De cette troupe d'élite auroit été fournie chaque jour une garde d'honneur à la famille royale, dont les commissaires auroient répondu sur leurs têtes et sur leur fortune.

Quand à vous citoyens, après avoir communiqué ce régime aux provinces, et déterminé les signaux à faire pour arrêter tous membre de cette famille qui seroit venu à s'échapper, et pour le ramener dans vos murs; vous auriez vaqué tranquillement à vos affaires, vous instruisant dans vos sociétés, vous exerçant au maniment des armes; et vous ne les auriez prises que pour repousser les suppôts de l'ancien régime, où les satellites du despote s'ils

gands réclamer la déclaration des droits pour détrousser les passans. La liberté ne doit exister que pour les amis de la patrie: les fers et les supplices pour ses ennemis.

eussent jamais été assez téméraires pour lever le nez; ou pour appuyer la plebe lorsque la voix de l'indignation publique lui auroit désigné quelque victime parmi les traîtres à la patrie. Au moyen de ce régime vos représentans, contenus par une crainte salutaire, vous auroient donné une constitution qui seroit devenue le modele des gouvernemens; bientôt elle auroit cimenté la liberté et la félicité publique; et aujourd'hui vous jouiriez de ses doux faits au milieu de l'abondance et de la paix.

Je sens bien qu'un peuple a peine échappé de la servitude ne pouvoit pas imaginer cette marche: mais des hommes qui n'auroient pas été des brutes devoient en concevoir la nécessité, quand on la leur démontrait: or depuis dix-neuf mois, je ne cesse de m'élever contre les atterats de vos chefs; je ne cesse de vous dévoiler leurs vues secrettes, les pièges qu'ils vous tendent, les suites funestes des réglemens auxquels ils vous ont soumis. Mais ce sont vos vices plus encore que votre ignorance, qui s'opposent à l'établissement de la liberté parmi vous. Votre sottise vanité vous a perdus: et jamais elle ne fera de vous que des esclaves, c'est elle qui agita si scandaleusement vos premieres assemblées où chacun de vous vouloit briller et que chacun vouloit présider. C'est elle qui éveillant la jalousie au fond de vos cœurs contre vos égaux, vous fit ouvrir l'oreille aux perfides discours des courtisans, des robins, des favoris de la fortune qui venoient humblement se mêler parmi vous, vous flagorner, vous cajoler pour ressaisir les rênes de l'autorité que vous veniez d'arracher de leurs mains. Ils applaudissoient à votre héroïsme, et juroient de ne vouloir plus être que vos égaux; dupes de leur hypocrisie, vous avez bêtement pris pour vos chefs ces mêmes hommes que vous vouliez abattre comme vos oppresseurs. Pour vous diviser le courtisan perfide que vous avez mis stupidement à votre tête, profitant avec adresse de vos dispositions serviles, n'a eu besoin que de vous montrer un uniforme: Il devoit être fait à vos fraix: c'étoit rejeter indirectement de l'armée des défenseurs de la patrie, la foule innombrable des infortunés qui avoient fait la révo-

lution. Bientôt des hommes opulens dévorés du désir de commander pour vous remettre aux fers, offrent d'habiller certain nombre de citoyens mal dans leurs affaires : vous prenez leur fausse générosité pour des traits de civisme ; les voilà commandans de vos bataillons. Pour s'en rendre le maître absolu, votre général non content de composer d'hommes flétris un état major, et de ne vous laisser choisir que des officiers de son goût, il vous divise encore par différens costumes : à l'instant l'avantage et le désavantage de la taille divise encore vos bataillons mal unis.

Sous l'uniforme tout manan s'étoit cru en droit d'insulter à ces concitoyens en habit bourgeois, sous un bonnet ou un casque, tout taquin croit pouvoir insulter à un simple chapeau. Sous prétexte d'établir la discipline militaire, les soldats de la patrie sont métamorphosés en suppôts du despotisme. Un serment inconsidéré, dont vous étiez incapables de découvrir la perfidie, et que vous imposerez les peres conscrits, vous en fit contracter l'engagement formel. Et aujourd'hui, de défenseurs de la liberté que vous étiez d'abord ; grace à votre folle vanité, vous voilà aux ordres de vos propres ennemis, les oppresseurs de vos freres, vous voilà devenus des alguazils, des chenapans, des pousseculs, qu'ils arrachent chaque jour de vos travaux, du sein de vos affaires, de vos foyers, souvent même au sein de la nuit, pour vous faire courir contre le peuple que révoltent leurs attentats, et qu'ils excèdent de veilles, de peines, de fatigues pour maintenir le calme dont ils ont besoin pour rétablir le despotisme. Vils et lâches citoyens, qui méprisiez naguères les troupes réglés comme de bas mercénaires, allez à leur école apprendre vos devoirs. Oui, je le soutiens, si le ciel dans sa colere eût permis que lundi dernier la garde du roi, eût été composée de grenadiers volontaires, s'en étoit fait de nous pour toujours.

MARAT, l'ami du peuple.

DE L'IMPRIMERIE DE MARAT.